

LE PORTE-BONHEUR

I

Foi de Charles Duvert — car c'est ainsi qu'on me nomme, moi, vieux célibataire, chef de bureau retraité — le désespoir de cet enfant me causait une peine profonde, et vraiment je crois qu'en vue de mettre fin à sa peine, j'aurais fait autant de sacrifices que pour les plus chers des membres de ma famille — s'il me restait encore une famille.

Je le connus, il y a tantôt onze ans, de façon assez singulière.

Un dimanche d'été, j'étais allé rôder seul à l'aventure dans un des bois des environs de Paris, prenant surtout à travers massifs et taillis, pour échapper autant que possible aux bruyantes volées de citadins en rupture de réclusions citadines.

En débouchant dans une clairière, je vis, assis au pied d'un arbre, un garçonnet d'une douzaine d'années, tenant à la main un petit volume cartonné, qu'il semblait lire attentivement. Sur l'herbe, à côté de lui, était posé un joli bouquet de fleurs des champs.

En entendant le bruit de mes pas, l'enfant tourna les yeux vers moi ; et à peine m'eut-il regardé que, avec une évidente intention de déférence, il se leva, porta la main à son chapeau de paille, et, à mon grand étonnement me dit du ton le plus respectueux :

« Bonjour, M. Duvert.

—Tiens ! fis-je, tu me connais, mon garçon. Quel est ton nom ?

—Louis Mentel, répondit-il. Ah ! ça ne vous dit rien. C'est que vous ne faites pas attention aux gamins de votre quartier, mais eux vous connaissent bien !

—Ah ! tu es de mon quartier !

—Oui, ma mère tenait une petite boutique de mercerie à quelques pas de votre maison. Madame Victoire, votre bonne, venait chez elle quand elle avait besoin de fil ou d'aiguilles.

—Mais maintenant ?...

—Ma mère est morte il y a un an.

—Ton père ?...

—Il est mort depuis six ans.

—Pauvre petit !... Alors, que fais-tu ?... Où habites-tu ?

—Dans la rue Saint-Martin, chez M. Berton, marchand de mercerie en gros. Ma mère m'avait mené à lui lorsque j'eus mon certificat d'études primaires. Je revenais coucher chez elle.

Quand elle a été morte, M. Berton n'a pas voulu que j'aie loger n'importe où.

Il m'a acheté un lit pliant, que je dresse chaque soir dans le magasin...

—Cela prouve qu'il est content de toi, qu'il s'intéresse à toi.

—Je fais ce que je peux pour le contenter. Le dimanche, après-midi, il me permet d'aller en promenade.

—Et tu en profites pour aller courir au grand air. C'est fort bien. Tu lisais tout à l'heure.

—Oui, M. Berton me dit toujours qu'encore qu'on ne soit que dans le commerce, on n'est jamais trop instruit. J'ai gardé mes livres de classe. Quand j'ai le temps, je les reprends. C'est ma géographie que je relisais.

—Fort bien ! et comme souvenir de ta promenade tu cueilles des fleurs.

—Oh ! fit-il, ça, c'est pour Jeanne.

—Jeanne ?

—Oui, la fille de Madame Mignot, notre ancienne voisine, la fruitière ; elle a neuf ans. Elle est si bonne, si douce ! Elle est si contente quand je lui donne quelque chose ; et moi je suis si heureux quand je la vois contente.

Ces paroles avaient été dites avec une étrange animation.

Le soir venait. Supposant que l'enfant devait opérer pédestrement son retour à la ville, je lui offris de l'emmener avec moi par le chemin de fer, que nous irions prendre à quelque distance de là.

Après un mouvement de discrète hésitation : « Eh bien ! oui, fit-il, puisque vous avez cette bonté. Ça fera que j'aurai une heure de plus à passer avec Jeanne avant de rentrer. »

Chemin faisant, nous causâmes longuement ; de notre causerie il résulta pour moi que cet enfant intelligent, laborieux, sensible, aimable,

n'était rien moins qu'un futur honnête homme. Je l'engageai à venir me dire bonjour quelquefois le dimanche, lors de sa visite à cette petite Jeanne, qui, on le comprenait, était l'objet de sa plus vive affection. Il promit et vint en effet ; et plus je le vis, plus je conçus pour lui de cordiale sympathie.

Tout naturellement, j'eus la curiosité de connaître aussi la petite Jeanne, qui était, ma foi, la plus gentille fillette qu'il fut possible d'imaginer. Si bien que peu à peu je me sentis pris d'un réel intérêt pour le candide roman de ces deux enfants qui, d'ailleurs, faisait revivre en moi par une riante analogie un des plus doux souvenirs de l'époque où j'avais leur âge.

II

Au temps de mon enfance, mes parents habitaient une petite ville du centre. Une bonne qu'avait alors ma mère, était la fille d'un garde forestier. Une année, aux vacances scolaires, cette bonne, qui devait passer quelques jours chez son père, m'avait emmené avec elle. La seconde fille du garde, en service dans une autre ville de la région, était venue de son côté avec la petite fille de ses maîtres.

Il va de soi que les jeux, les promenades, les excursions aidant, Charles et Odette — elle s'appelait Odette — lui âgé de dix ans, elle de huit ou neuf, furent bientôt les meilleurs amis du monde. Elle toute joliette, toute gracieuse, du plus doux caractère, lui tout heureux, tout empressé auprès de cette mignonne qui le traitait en grand frère. Il se plaisait surtout à lui conter toutes sortes d'histoires plus ou moins merveilleuses, qu'il avait lues ou qu'il imaginait, et qu'elle écoutait ravie.

La veille du jour où ils devaient se quitter, les soirées étant déjà fraîches, on avait allumé un fagot dans la vieille cheminée ; ils étaient assis tous deux devant lâtre, sur une peau de loup tué jadis par le garde. Et Charles contait pendant qu'Odette lui prêtait toute sa candide attention. Il disait l'histoire d'un jeune prince enchanteur qui aimait une jeune et belle princesse, dont il était aimé, mais que ses parents voulaient marier contre son gré à un très puissant mais très déplaisant seigneur.

Devant s'éloigner pour aller à une conquête lointaine, ce jeune prince fait don à la princesse d'une petite flûte d'or, où elle n'aura qu'à souffler pour que, aussi loin qu'il puisse être, il revienne tout aussitôt auprès d'elle afin de la défendre ; mais la flûte ne gardera sa puissance qu'autant que le prince aura sur lui un objet ayant appartenu à la princesse, et qui sera un talisman le préservant lui-même de toute fâcheuse aventure.

Ce conte fini, qui l'avait fort intéressé : « Voilà, dit-

elle, que tu vas t'en aller, toi, comme le prince. Si j'avais donc une petite flûte d'or, pour te faire revenir quand je voudrais ! »

En parlant ainsi, elle avisa un vulgaire petit sifflet de plomb en forme d'animal fantastique, pendu par un cordon à la veste de Charles, et le touchant « Donne-le moi, veux-tu ? Je sais bien qu'en y soufflant je ne te ferai pas revenir, mais il me semblera que tu es encore là. »

En toute hâte Charles détacha le petit jouet, et le remettant aux mains d'Odette :

« Je te le donne de grand cœur, dit-il ; mais toi, que me donneras-tu comme talisman ou porte-bonheur ? »

Elle fouilla dans sa pochette et en tira un petit étui à aiguilles en buis, qu'elle lui donna...

Ainsi fut fait le naïf échange.

III

Ils espéraient se retrouver l'année suivante ; mais l'année suivante la fille du garde n'était plus en service chez nous, et sa sœur avait d'autre part quitté les parents de la fillette.

Non seulement je ne devais plus revoir Odette, mais encore j'allais être par la suite hors d'état d'être renseigné sur elle ; car elle n'était pas du même pays que moi, et je n'avais pas plus songé à lui demander son nom de famille qu'elle n'avait songé à me demander le mien.



Ils étaient tous deux assis sur la peau d'un loup, tué jadis par le garde.